



CHAPITRE V

Un traité d'alliance.

Huit jours environ s'étaient écoulés depuis l'arrivée de John Hartley et du spirite Karl dans le Rutlandshire, et des changements de grande importance avaient eu lieu dans le vieux château de la reine Edith; mais, avant de les faire connaître au lecteur, nous devons raconter ce qui se passait à l'auberge du Cygne, par une soirée sombre et pluvieuse, comme celle où John et son soi-disant ami y étaient venus.

Il se faisait tard ; la vieille servante allait barricader la porte de l'auberge, quand un homme, enveloppé d'un ample manteau et tenant à la main une légère valise, entra d'un pas délibéré.

« Je peux sans doute loger chez vous, mesdames ? » demanda-t-il aux dames Swift qui travaillaient à un ouvrage de couture près de la lampe.

Les deux sœurs examinèrent avec attention le nouveau venu. Sa voix était jeune, fraîche, sympathique ; mais il y avait dans sa personne quelque chose de mystérieux qui pouvait exciter la défiance.

« Monsieur, dit l'hôtesse froidement, si vous avez affaire au château de la reine Edith, comme beaucoup de gens qui ont passé par ici ces jours derniers, il n'est qu'à deux pas, et vous pourrez vous y loger... avec beaucoup d'autres, car la place n'y manque pas.

— Je ne vais pas à ce château, répliqua l'inconnu ; je m'appelle Robesson, et je suis un sous-ingénieur chargé d'étudier le nouvel embranchement de chemin de fer qui conduira de votre station à Peterborough. Je compte demeurer à l'auberge du Cygne pendant tout le temps que dureront mes travaux dans le voisinage.

— Ah ! s'il en est ainsi, dit l'hôtesse dont le

visage se dérida, c'est bien différent... Soyez le bienvenu, quoique les chemins de fer ne soient guère en honneur chez nous. »

Et la bonne dame ne put retenir un soupir.

« Eh bien ! monsieur Robesson, puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, asseyez-vous au coin du feu... Sarah, poursuivit-elle en s'adressant à la servante, vous allez mettre des draps au lit de la chambre Verte. »

Sarah prit une lumière et monta à l'étage supérieur.

Alors le voyageur se débarrassa de son manteau mouillé, et on put voir un homme leste et bien pris, vêtu convenablement, quoique avec simplicité. Il ôta de même un chapeau à larges bords, qui cachait une partie de son visage, et de grosses lunettes bleues qui couvraient ses yeux. Maintenant il ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans, quoiqu'il portât sa barbe entière et que son teint fût fortement basané.

Ce changement à vue frappa les deux dames ; d'ailleurs, le sous-ingénieur les regardait en souriant, d'un air de connaissance.

« Bonté divine ! s'écria enfin la veuve Swift en oignant les mains, est-ce que vous seriez... »

— Oui, oui, ma sœur, tu ne te trompes pas, s'écria Jenny à son tour en rougissant ; c'est

bien M. Alfred Hartley, que nous avons vu tout enfant, lorsqu'il venait passer ses vacances chez sa tante, Mme Suzanne Hartley, à la ferme des Oaks! »

Alfred, car c'était lui, tendit aux hôtessees chacune de ses mains.

« Chut! chut! répliqua-t-il à voix basse; pour vous, en effet, je serai Alfred Hartley, votre ami, comme autrefois; mais pour tout le reste du pays, même pour vos gens, je ne veux être que le sous-ingénieur Robesson.

— Vous verrez du moins, dit la veuve Swift, votre oncle John, qui en ce moment réside au château?

— Mon oncle me croit encore au fin fond de l'Inde, et il doit plus que personne ignorer ma présence ici... Vous le voyez, j'ai confiance en vous, ne me trahissez point! Il y va des plus graves intérêts. »

Les deux femmes continuaient de le regarder avec stupéfaction, ne sachant que penser. Mme Swift reprit enfin :

« Il ne peut y avoir là-dessous qu'une chose louable, monsieur Alfred, car vous avez toujours été un franc et brave garçon... Aussi, combien mon pauvre mari vous aimait! Te souviens-tu, Jenny, qu'un jour nous le trouvâmes jouant à



On put voir un homme leste et bien pris.

la balle avec M. Alfred, comme deux vrais écoliers?... Le cher homme était d'humeur si gaie, si heureuse ! »

La veuve, à ce souvenir, versa quelques larmes, et Jenny ne put retenir les siennes.

« Je sais, mes chères dames, dit Alfred avec émotion, que vous avez été cruellement éprouvées depuis mon départ, et je connais tous les détails de la catastrophe... Si ce peut être une consolation pour vous, apprenez que la mort du pauvre Swift sera vengée sans aucun doute. Je suis précisément chargé par la Compagnie maritime, à laquelle appartenait le *Kirbeck*, de rechercher en Angleterre, où il s'est retiré, un misérable Allemand, nommé Marc Fehrenbach, qui est soupçonné d'avoir mis à bord le « rat », cette machine infernale à laquelle est due la perte du navire. Un procès est pendant, depuis plusieurs années, relativement à l'assurance du bâtiment qui a péri, et on a le plus grand intérêt à retrouver ce scélérat de Fehrenbach. J'ai vu à Londres le chef de la police, qui a déjà recueilli des indications précieuses, et moi-même je dois faire certaines recherches dans le Rutlandshire. »

Les deux femmes frémirent.

« Dans notre pays ! s'écria la veuve ; comment ! il serait possible que ce monstre...

— Je n'ai encore que des soupçons... Mais si ces soupçons venaient à se réaliser, j'aurais un double motif pour le poursuivre de toute mon énergie. »

Les deux sœurs ne comprenaient rien aux paroles d'Alfred et allaient demander des explications, quand Sarah revint annoncer que la chambre du voyageur était prête.

« Eh bien, ma chère, lui dit Mme Swift, vous pouvez vous retirer. Si M. Al..., monsieur l'ingénieur Robesson désire manger un morceau, Jenny et moi, nous le servirons nous-mêmes.

— Oh ! madame, répliqua le faux ingénieur tranquillement, une tranche de *corned beef*¹ et un verre d'ale me suffiront. »

La servante, ainsi congédiée, dit bonsoir et sortit. Les deux sœurs s'empressèrent de mettre sur la table la viande froide et l'ale demandées.

« Cette Sarah est une honnête créature, dit la veuve, mais elle bavarde aisément et il faut se défier d'elle... comme du reste, en matière aussi grave, il faut se défier de tout le monde... Ah ! si mon pauvre Swift pouvait être vengé, ce serait presque une consolation pour nous ! »

Alfred se mit à table et mangea avec appétit

1. Voyez la note à la fin du volume.

les mets modestes qu'on lui présentait, ce qui parut faire plaisir à ses hôtes. Toutefois il fut bientôt rassasié, et tirant une cigarette d'un bel étui d'ivoire, finement sculpté par un ouvrier chinois, il reprit d'un ton confidentiel :

« Vous êtes, mesdames Swift, des amies de ma famille, et je vous parlerai sans réserve. Je viens ici, avec l'assentiment de mon père, le docteur Hartley, et de ma chère petite cousine Néridah, protéger mon pauvre oncle John contre certains intrigants de la plus dangereuse espèce. Il les a rencontrés pour son malheur dans des circonstances encore inexplicables et ils le dominent avec une habileté diabolique. Si je n'y réussis pas, John, qui a déjà repoussé son frère, renié et chassé sa fille, ne tardera pas à succomber lui-même sous les machinations de ces misérables. »

Cette communication, faite avec cordialité, impressionna vivement les deux sœurs.

« Ah ! monsieur Alfred, s'écria la veuve, j'avais soupçonné, en vous voyant, quelque chose de pareil. Oui, votre oncle, malgré son énorme fortune, a grand besoin qu'on le protège. Il s'est arrêté une nuit ici, avec un gentleman qui le suit comme son ombre et qui est sans doute de ceux dont vous parlez. »

Alfred ayant fait un signe d'assentiment, la bonne dame reprit :

« En vérité, la figure de ce gentleman, qu'on appelle M. Karl, ne plaisait pas plus à Jenny qu'à moi ! C'est ce Karl qui a décidé M. Hartley à acheter ce château de la reine Edith, un nid de hiboux, où il dépense en ce moment les yeux de la tête... Depuis plusieurs jours, il y arrive des fourgons chargés de meubles magnifiques, mais baroques ; ce ne sont que tapissiers et ouvriers qui travaillent sans cesse, et notre petit Samuel, qu'on vient chercher de la part de votre oncle, ne sait parfois où se réfugier. Nous avons bien deviné quelque chose de vilain derrière tout ce mouvement extraordinaire ; mais nous n'aurions jamais pu supposer... Et vous dites que M. John est brouillé avec son frère, qu'il ne veut plus voir sa belle petite Néridah ?

— Il a l'esprit momentanément égaré, madame Swift ; et c'est parce que le danger est pressant que vous me voyez ici. Je vais me mettre à l'œuvre, afin de confondre et de châtier les intrigants qui exploitent mon malheureux oncle. Ils ont déjà failli le tuer par une attaque d'apoplexie qu'ils avaient provoquée, et leur unique occupation est de lui troubler la cervelle. Pour accomplir ma tâche, j'aurai besoin que mes

amis et ceux de ma famille me prêtent assistance ; la vôtre m'est-elle assurée, mesdames Swift ?

— De tout notre cœur, monsieur Alfred, répliqua la veuve ; n'est-il pas vrai, Jenny?... et dès que nous saurons comment nous pouvons nous rendre utiles...

— D'abord en ne révélant à personne ici mon nom véritable ; le reste viendra suivant les circonstances. Je dois d'autant plus compter sur votre concours à l'une et à l'autre que, selon toute apparence, Karl, le plus mortel ennemi de mon oncle, est précisément ce Marc Fehrenbah, le scélérat qui a causé la mort de l'ingénieur Swift.

— En êtes-vous sûr ? demanda la veuve, dont les traits prirent tout à coup une expression farouche.

— Si j'en étais sûr, un warrant serait déjà lancé contre le brigand ; mais on découvrira des preuves, j'en ai la certitude, et justice sera faite promptement, pourvu que cet infâme assassin ne prenne pas l'alarme et ne détale pas avant le moment où l'on pourra l'appréhender au corps. Il est, dit-on, d'une habileté sans pareille pour se grimer¹, se déguiser et dépister toutes les re-

1. Voyez la note à la fin du volume.

cherches... En attendant, il importe que je délivre mon oncle des enlacements de cette vipère... Eh bien ! mes dignes dames, puisque nous avons un égal intérêt à surveiller le prétendu Karl, soyez assez bonnes pour me mettre au courant de ce qui s'est passé ici ces derniers temps... Je sais déjà bien des choses, mais vous pouvez me fournir des renseignements précieux. »

Ainsi excitées, les deux sœurs s'empressèrent de lui donner des détails, que leur profession d'aubergistes et le voisinage du château leur avaient permis de recueillir. Ils étaient de nature à montrer l'urgence d'une action décisive.

John Hartley n'allait presque plus à la ferme des Oaks et demeurait au château de la reine Edith, où l'on s'était empressé, comme nous savons, de transporter toutes sortes de meubles. Il sortait un moment, le matin, pour se promener à cheval dans les environs ; mais pendant le reste du temps il se tenait enfermé avec Karl et l'on disait que ce Karl était un sorcier qui accomplissait les choses les plus extraordinaires. Aucun des domestiques de la ferme n'avait été appelé à résider au château. En revanche, on y avait installé quatre ou cinq individus de mauvaise mine, étrangers au pays et que Karl avait recrutés on ne savait où.

Le château se remplissait d'objets singuliers, dont personne ne connaissait l'usage ; les ouvriers y étaient logés et nourris, de peur sans doute qu'ils ne révélassent au dehors à quoi on les occupait. Enfin les hôtessees racontaient que, la veille, dans l'après-midi, elles avaient vu arriver une dame élégante, que Karl était allé lui-même chercher dans une voiture à la station et qui depuis lors devait s'être établie au château, car on ne l'avait plus vue ressortir.

— N'était-ce pas, demanda Alfred avec intérêt, une femme encore jeune, assez jolie, mais un peu chargée d'embonpoint ?

— Précisément.

— Alors c'est Mme Jellous, la somnambule, et maintenant que la troupe est complète, la grande partie va commencer sans doute !... Pauvre oncle John !

— Mais s'il en est ainsi, ma sœur, dit Jenny à la veuve, nous ne devrions plus laisser Samuel aller dans une semblable maison ?

— Que dites-vous, miss Jenny ? reprit Alfred avec une vivacité extraordinaire ; est-ce que votre neveu, dont j'ai entendu vanter la gentillesse et l'intelligence, va souvent au château ?

— Très souvent, monsieur Alfred, dit Mme Swift ; votre oncle, qui a toujours aimé cet en-

fant, s'est pris pour lui d'une affection plus vive encore depuis son retour, et il envoie presque tous les jours chercher Samuel pour lui tenir compagnie.... M. John est si triste à présent!

— Je comprends.... Depuis que mon oncle ne voit plus sa fille Néridah, il éprouve la nécessité d'avoir auprès de lui une autre douce et aimable créature.... Allons, mes pauvres dames, dit-il en serrant la main de Mme Swift avec émotion, la Providence ne nous abandonne pas. John, sans s'en douter lui-même, me fournit ce qui me manquait : un moyen d'être au courant de ce qui se passe dans le château maudit; mais que dit Karl des visites de Samuel?

— Rien, il ne fait pas plus attention à lui qu'à un petit chien ou un petit chat.... Sans doute l'infirmité de Samuel lui inspire une sorte de confiance et endort ses soupçons.

— Oui oui, ce doit être cela; Karl le laisse à sa dupe comme un jouet inoffensif.... Eh bien, mes dames, il importe que votre cher petit homme continue de fréquenter le château; il faut même que je le voie avec vous, afin que nous lui fassions comprendre ce qu'il doit savoir de nos plans et comment il doit contribuer à leur

succès. Cependant il serait très dangereux de lui apprendre qu'il se trouve probablement tous les jours en face de l'assassin de son père.

— Mais enfin ces projets, quels sont-ils? » demanda la veuve avec un peu d'impatience.

Alfred se pencha vers les deux femmes et leur exposa en peu de mots le plan qu'il avait conçu.

« C'est dit! nous sommes avec vous! s'écria Mme Swift; combattre ce Karl! qui est certainement l'assassin de mon pauvre mari, délivrer cet excellent M. John des intrigues qui l'enveloppent et le torturent, rendre le bonheur à cette jolie Néridah, la fille de la digne dame que nous aimions tant, nous nous dévouerons entièrement à cette tâche... n'est-il pas vrai, Jenny?

— Oui, oui, ma sœur; c'est notre devoir.... et M. Alfred Hartley s'apercevra peut-être que nous ne serons pas trop maladroites dans notre assistance. »

Alfred les remercia chaleureusement l'une et l'autre, et il allait se retirer dans sa chambre, fort satisfait des résultats de son entrevue, lorsque Mme Swift lui fit signe de rester encore pendant quelques instants.

« Il est tard, dit-elle d'un air de réflexion, et vous êtes déjà bien fatigué; mon cher mon-

sieur Alfred; mais il faut que je vous parle d'une circonstance inconnue de tout le monde et qui pourra singulièrement faciliter l'exécution de vos desseins. Combien je suis heureuse de ne l'avoir révélée à âme qui vive, excepté à ma chère Jenny, qui l'a sans doute oubliée elle-même....

— Ma foi, je ne sais à quoi tu veux faire allusion, ma chère.

— Quoi! qu'y a-t-il? » demanda Alfred avec un accent de curiosité impatiente bien facile à comprendre. »

Après s'être assurée par une rapide inspection qu'on ne pouvait l'entendre du dehors, Mme Swift fit signe aux deux interlocuteurs d'approcher, et elle se mit à leur parler à voix basse.

La lampe avait baissé pendant cette conversation, qu'interrompaient de temps en temps des exclamations de surprise.

« Je m'aperçois que nous n'avons plus d'huile, dit Mme Swift après avoir essayé de remonter le ressort. Il sera temps demain de vous montrer ce que je viens de dire, et vous ferez bien, monsieur l'ingénieur Robesson, d'aller prendre quelques instants de repos....

— Je le ferai de grand cœur, car je ne me suis jamais senti plus joyeux que ce soir.... Tout va

bien, et mon plan, qui me paraissait à moi-même fort difficile à exécuter, devient de plus en plus aisé.

Quelques minutes après, Alfred se couchait et s'endormait d'un profond sommeil. Le matin il se réveilla assez tard; pendant toute la nuit, il avait cru voir l'ombre de sa tante qui tenait Néridah, encore toute petite, dans ses bras, et qui lui souriait avec complaisance¹.

Il s'habilla rapidement; mais, avant de descendre, il se mit devant une table, prit une feuille de papier et écrivit à son père la lettre suivante :

« Tout marche mieux que je n'aurais osé l'espérer. J'ai des intelligences dans le château de la reine Edith, et le hasard a mis entre mes mains de puissants moyens d'action. Rien ne m'échappera, et je pourrai tendre à loisir tous mes filets. J'ai trouvé des auxiliaires aussi dévoués qu'intelligents. Que la personne, dont la présence me sera nécessaire pour frapper le grand coup, se tienne prête à partir sur l'heure, dès que je lui en aurai donné le signal par dépêche télégraphique. Ne m'écrivez pas sans nécessité, afin de ne point multiplier inutile-

1. Voyez la note à la fin du volume

« ment les allées et venues. Mais poussez ferme
 « l'instruction relative à l'affaire du *Kirbeck*.
 « Bon espoir et à bientôt! »



CHAPITRE VI

Le fantôme de la Reine.

Depuis trois jours, Mme Jellous était installée au château de la reine Edith, où elle exerçait les fonctions d'intendante. C'était elle qui donnait les ordres pour les repas, dirigeait les domestiques de l'un et de l'autre sexe, tenait les clefs et faisait la dépense. Elle remplissait les devoirs d'une véritable maîtresse de maison et ne paraissait pas peu fière de son importance nouvelle.

Un matin, elle se trouvait avec Karl dans une